

## Préface

Flic...

Entré par effraction dans la langue française, ce mot étrangement monosyllabique est devenu usuel pour désigner celui qui, aujourd'hui, a la lourde charge d'assurer la sécurité des personnes et des biens.

Étymologiquement, il n'a pas de sens et une origine incertaine, mais c'est bien la fonction qu'il est censé incarner qui n'a plus de raison d'être, de raison de poursuivre un combat perdu d'avance que seuls ceux qui sont qualifiés de ce sobriquet trouvent encore légitime.

Être flic...

Un métier pas comme les autres, un métier qui brise celle ou celui qui s'est aventuré dans les coulisses d'un commissariat, celle ou celui qui a côtoyé ce que le coton incommode des uniformes bleutés fréquente durant de trop longues années.

Un métier usant pour les corps, pour les âmes et pour les têtes des gardiens d'une paix bien déstabilisée par des métamorphoses dénuées de réalisme.

C'est cela qu'Éric Oliva nous raconte, il donne avec beaucoup de justesse sa définition de ce mot et de ce métier pour venir claquer comme un grand coup de poing à la face du lecteur. Son livre dérange, tourmente et fait réagir en nous maintenant en permanence entre rires et larmes.

Car c'est bien cela, être flic, c'est vaciller sans cesse entre la joie d'en être et le désir de ne pas continuer...

Tout est ambigu dans ce métier, rien n'est simple. Seuls les êtres qui le composent peuvent le savoir et Éric nous communique savamment ses ressentis et ses angoisses.

Mais Éric Oliva a embrassé cette profession avec des idéaux plein la tête, il est entré là avec la ferme intention de servir une société toujours plus en demande.

Il n'a pas compté ses heures, il n'a pas limité son temps passé sur les fauteuils élimés de ces voitures usées jusqu'à la corde.

Il a servi loin de chez lui dans une banlieue inconnue, avec des codes et des repères nouveaux qu'il a mis du temps à appréhender pour finalement s'en accommoder et les trouver même à son goût.

Il a découvert le métier et nous en fait part dans ses chroniques, il y relate comment un jeune homme se transforme inexorablement en ce que j'ai tenté de définir ci-dessus.

Lentement, il a laissé ses idéaux dans le placard de son vestiaire pour devenir flic...

Mais il y a aussi déposé son regard de candide, ses désirs de revanche sur sa vie parfois semée d'embûches

pour se blinder et pouvoir affronter tout ce qu'il nous raconte dans son ouvrage.

Je sais qu'il a le souvenir de chacun des visages, le goût de chacune des larmes et le ressenti des victimes qu'il a aidées.

Je sais qu'il n'oubliera pas la violence des interventions de nuit comme celle du regard paumé d'un enfant qui n'ose faire confiance à cet homme en uniforme qui tente de l'arracher à son calvaire.

Il ne pourra jamais oublier les yeux de celui qu'il n'a pu aider...

Alors Éric a poursuivi ce métier, cette mission étrange que celle d'être un flic de terrain pour accumuler des centaines de morceaux de vie et nous les raconter. Mais, sans nul doute, il raconte ici ce qui est racontable. Est-il parvenu à garder par-devers lui ce qu'il l'est moins ou pas du tout ?

Être flic, c'est ça aussi. C'est vouloir dire, raconter et écrire ce qu'est le quotidien ordinaire d'une femme ou d'un homme simple confronté à l'extraordinaire en conservant comme de sales secrets ce qui les a marqués à tout jamais.

Éric nous livre des chroniques de sa vie policière, de sa carrière dans la « boîte » comme l'on dit dans les commissariats, mais il se fait surtout le témoin privilégié d'une atmosphère irrespirable pour des nez bien fragiles et l'éclaireur avisé sur le front d'une société bien malade.

De ce front, il a rapporté ce qui est devenu des histoires, des chroniques sans jamais oublier que, derrière, il y a

des êtres humains. Qu'elles soient victimes ou auteurs, qu'elles soient restées des heures ou seulement quelques secondes dans sa vie de flic, Éric ne peut oublier ces personnes, et c'est aussi cela qu'il veut nous dire.

Son style, son phrasé ne laissent pas indifférent et c'est avec une extrême pudeur qu'il nous maintient accrochés à son récit.

La difficulté dans ce genre d'exercice est de ne pas se faire voyeur, de ne pas non plus trop laisser, pour ne pas se répandre, entrevoir son propre ressenti.

Éric Oliva y parvient à merveille, il nous porte au gré des chapitres vers des horizons et des anecdotes différentes, toutes pétries de vérité, d'humanisme et de réalisme.

Flic...

Un sacré métier !

*Marc LA MOLA*

*Ex-flic. Auteur et scénariste.*

# Glossaire

**200 G** : 200 grammes.

**AVP** : accident de voie publique.

**Baqueux** : fonctionnaires affectés à la BAC.

**Balisage** : installer un système de géolocalisation (balise) sous un véhicule.

**Brab** : brigade de répression des atteintes aux biens.

**Brap** : brigade de répression des atteintes aux personnes.

**BSU** : brigade de sûreté urbaine

**Caillasser** : faire l'objet de jets de pierres ou autres objets lors d'une intervention.

**Canonge** : fichier national où sont rassemblées les photographies des mis en cause.

**CDI** : compagnie départementale d'intervention.

**Courette** : fait de courir après quelqu'un qui s'échappe.

**CRT** : commission rogatoire technique (écoutes téléphoniques).

**DEF** : division économique et financière.

**Fadette** : listing des appels émis et reçus par une ligne téléphonique.

**Flag** : terme raccourci qui signifie « flagrant délit ».

**GPX** : gardien de la paix.

**IJ** : identité judiciaire.

**IML** : Institut médico-légal de Paris.

**Képa** : verlan de « paquet » en langage toxicomane.

**Nuiteux** : brigade qui ne fonctionne que la nuit (généralement 22 heures-6 heures).

**DPJ** : officier de police judiciaire dont les prérogatives sont prévues à l'article 16 du Code de procédure pénale.

**Pastiller** : installer une balise GPS sur (sous) un véhicule.

**PS** : car police-secours.

**Radio-police** : les on-dit entre collègues.

**SD** : sûreté départementale.

**Soum (sous-marin)** : véhicule servant à la surveillance discrète de suspects.

**Taper au hasard** : interpellé au hasard.

**YesCards** : cartes vierges au format carte bancaire reprogrammées par des délinquants.

## Un balisage\* « rock and roll »

*18 février 2019*

Ce jour-là, je fêtais mes vingt-huit ans de carrière. Une date anniversaire comme une autre et que les flics ne marquaient pas vraiment, hormis un rapide apéro entre collègues à midi. Et même si la suite n'était plus qu'années qui se suivaient sans jamais se ressembler, chacun de nous se rappelait exactement le jour où il avait intégré la police nationale. Donc, ce jour-là, c'était à moi de payer mon coup. Ce que je fis bien volontiers. Au milieu de la complexité du métier et des frasques de notre administration, c'était notre façon à nous de rester soudés. Un groupe, c'était un peu comme notre seconde famille, celle avec laquelle nous passions bien plus d'heures qu'avec la vraie.

En septembre, cela ferait douze ans que j'avais obtenu ma mutation à l'antenne de police judiciaire de Nice, et quitter Marseille pour me rapprocher de chez moi avait été aussi réjouissant que lorsque j'avais laissé derrière

moi ce charmant département de Seine-Saint-Denis. Depuis, un peu plus d'une décennie avait défilé à une vitesse telle que seul le calendrier pouvait en témoigner.

À la brigade des stupés, une enquête avait poussé l'autre et nous ne comptions plus les gardés à vue depuis bien longtemps. Au cours de ces douze années, plusieurs centaines d'interpellés avaient visité nos bureaux et presque autant les murs des maisons d'arrêt alentour. Lorsqu'une équipe nous avait sur le dos, les gars qui la composaient avaient matière à se faire du souci. Nous ne lâchions que rarement et, si c'était le cas, c'était pour mieux y revenir ensuite.

Il arrivait pourtant que certains objectifs nous donnent également du fil à retordre. Avec l'expérience, quelques-uns étaient devenus plus vicieux, la chance souriait parfois à d'autres et quelquefois, nous en manquions singulièrement.

Cet après-midi-là, nous aurions pu nous attendre à beaucoup de choses, mais certainement pas à ce qui allait se passer.

\*

Bientôt quatre mois que nous étions sur Jonathan et celui-ci avait la fâcheuse habitude de nous glisser entre les doigts. Il était de ceux qui connaissaient la musique pour avoir déjà eu maille à partir avec nous et avec d'autres services. Quelques années auparavant, nous l'avions accroché dans une affaire et, à l'issue du jugement, il avait écopé de quatre ans. À sa sortie, il s'était fait discret un temps, mais sa voix avait fleuri sur une de



nos écoutes. Sans le savoir, Jonathan rentrait de nouveau dans la danse.

Bien sûr, il n'avait aucune envie de goûter encore aux joies de la prison et faisait très attention à ce qu'il faisait et à ses fréquentations. Seulement, dans le milieu où grenouillent les trafiquants de stupés, le *cancer* peut arriver de n'importe où. Leur propre famille, un ami, un client de passage ou, comme dans son cas, un simple coup de fil peuvent vous ramener les flics à la vitesse de la lumière. Comme souvent, une fois que vous les avez sur le dos, s'en défaire relève de l'utopie, à moins d'avoir une bonne étoile...

Jonathan Altieri venait également de fêter ses vingt-huit ans. Je n'irais pas jusqu'à dire que c'était cela qui nous avait rapprochés, mais, dans la discussion que nous avons eue ensemble à midi, j'avais relevé cette coïncidence.

Il vivait avec Déborah et tous deux habitaient à quelques pas du boulevard Gambetta. Un quartier tranquille, bien qu'assez passant. Non loin de la clinique Tzarévitch, les surveillances étaient relativement aisées et facilitaient au moins cette partie du dossier. Seulement, en même temps que leur appartement, John louait un box fermé, ce qui compliquait sérieusement la pose d'une balise GPS sur sa voiture. Pourtant, vu les déplacements qu'il faisait, ce tracker devenait indispensable à la poursuite de notre enquête. Il fallait que nous puissions le suivre afin d'identifier ses clients avant de procéder aux interpellations. C'était devenu une condition *sine qua non*.

Et, grâce au branchement de sa ligne téléphonique, nous savions que, ce soir, il avait un rendez-vous important. Celui-ci ressortait sur les écoutes et allait peut-être nous donner la possibilité que nous attendions depuis un moment. La rencontre devait avoir lieu dans une résidence située sur les hauteurs de Cimiez et, en nous mettant en place une heure avant, nous aurions sans doute l'opportunité de *pastiller\** sa Golf.

À vingt heures quinze, Fred et moi profitons du départ d'un riverain pour nous faufiler à pied à l'intérieur de la résidence. C'était la première fois que nous venions sur place et nous devons repérer les lieux. Jonathan devait se rendre chez Franck que nous avons identifié comme locataire d'un appartement au dernier étage du bâtiment Oracle. Son client ne l'attendait pas avant vingt et une heures, ce qui nous laissait assez de temps pour le loger et nous mettre en place.

L'appartement repéré, nous quittions discrètement l'immeuble pour attendre à proximité. La résidence était vaste et composée de six bâtiments entourés de parterres largement arborés. À cette heure, peu de passage, mais nous choisîmes néanmoins un endroit excentré pour éviter de croiser des résidents que notre présence aurait intrigués. Le moment était mal choisi pour risquer de voir arriver des collègues en tenue qui auraient pu, sans le vouloir, mettre notre surveillance à mal.

Dans les hauteurs de Nice, la nuit était tombée depuis près de trois heures et un vent froid et désagréable soufflait par rafales. L'attente pouvait durer, nous le savions, mais c'était un peu notre quotidien.

Au bureau, Mulder patientait devant son ordinateur. Jonathan allait sans doute appeler avant d'arriver et notre collègue nous en ferait part.

Le téléphone de Fred se mit à vibrer dans sa poche. Il décrocha rapidement.

— Ouais, Mulder.

— C'est bon, John vient d'appeler son client. Il lui a dit qu'il serait là dans un quart d'heure avec son truc.

— Nickel. On est posés à côté de l'entrée de l'immeuble et dès qu'on a un créneau, on la pastille.

— Ça marche. Attention à vous.

— T'inquiète.

C'était parti. Le contact que l'on attendait venait d'avoir lieu et celui-ci avait déclenché la montée d'adrénaline habituelle. Étrangement, c'était un moment où chaque sensation se modifiait. La nuit, comme le froid, n'était plus ressentie de la même manière. La concentration se faisait plus incisive et nous étions plus attentifs que jamais. Une dernière interrogation : John viendrait-il avec sa voiture personnelle ?

Mais ce soir, la chance paraissait vouloir nous sourire. À vingt et une heures dix, une Volkswagen se présenta devant le portail de la résidence et Altieri en descendit. Jonathan alla sonner à l'interphone et, quelques secondes plus tard, la lumière du portail se mit à clignoter. Les lumières des lampadaires de la rue avaient éclairé l'homme grand et fin et enlevé les doutes quant à son identité. C'était bien notre trafiquant qui venait d'arriver et, pour couronner le tout, il était à bord de sa voiture – une Golf 6 bleu marine aux vitres fumées.

Le véhicule démarra, contourna un premier bâtiment et vint se garer à même l'allée du bâtiment Oracle. L'individu savait qu'il n'allait pas en avoir pour très longtemps et, de toute façon, les places à l'intérieur de la résidence étaient numérotées et réservées. Celle-ci ferait l'affaire.

De mon point de surveillance, j'avais le cul de la Golf en ligne de mire et, dans son prolongement, une vingtaine de mètres d'allée puis l'entrée de l'immeuble. Fred s'était écarté et se trouvait légèrement sur ma gauche. De sa position, il pouvait se concentrer sur le sas du bâtiment. De cette façon, il était mieux placé que moi pour voir l'objectif y entrer et en ressortir. De plus, il avait un visuel sur la porte conducteur de la Golf et allait pouvoir me donner le top. Je lui fis signe que j'attendais son signal et que je branchais mes écouteurs.

Mon téléphone vibra. C'était lui qui m'appelait.

— Oui, poto.

— Tu l'as vu sortir ?

— Oui, à l'instant.

Les feux de la Golf clignotèrent à trois reprises et l'homme disparut dans l'allée.

— C'est bon, reprit Fred. On attend une minute après qu'il rentre dans l'immeuble et tu pourras y aller.

C'est fou ce qu'une minute peut sembler incroyablement longue dans ces cas-là. Notre attention est attirée par une multitude de choses et le cerveau travaille à une vitesse vertigineuse. Dans ma main, la balise attendait d'être posée et moi, j'attendais le feu vert.

— C'est bon, poto. Tu peux y aller. Tout est calme.

— C'est parti.

Silencieusement, je m'approchai du coffre de la Golf. L'avant du véhicule était éclairé par les luminaires de l'allée, mais l'arrière était heureusement plongé dans le noir. Si tout se passait bien, il ne me faudrait qu'une quinzaine de secondes pour trouver l'endroit idéal et poser ma balise. Après cela, nous n'aurions plus qu'à suivre les déplacements de notre gars sur nos téléphones portables.

D'un rapide coup d'œil, je balayai les quelques balcons dont la vue donnait sur la Golf, mais, à cette heure, leurs propriétaires devaient profiter de leur télé. Arrivé près de la Volkswagen, je m'allongeai sur le dos et passai la tête sous le châssis. La lumière de mon téléphone me donna suffisamment de lumière pour dégoter le bon endroit. Celle-ci devait être installée sur de la ferraille et je devais suffisamment la dissimuler pour ne pas risquer qu'elle soit repérée dans le cas où la voiture serait mise sur un pont. J'avais sous les yeux le longeron idéal.

J'insérai mon bras à l'intérieur d'une petite trappe et approchai la balise du châssis quand cette dernière m'échappa des doigts. Ses deux aimants, attirés par la tôle, frappèrent celle-ci bruyamment.

*Merde !* fis-je dans ma tête.

— Oh putain ! C'est quoi ce bordel ! lâcha une voix féminine dans la résidence.

Je sortis la tête de sous la voiture et vérifiai les balcons. Mais rien. Personne ne semblait m'avoir repéré sous la voiture. J'y replongeai. Il fallait que je vérifie qu'elle était bien placée avant de quitter les lieux.

La voix de Fred parvint à mes écouteurs :

— C'était quoi ces cris ?

— Aucune idée. De mon côté, tout a l'air calme. Je vérifie que tout est bon et on se casse.

— OK.

Au moment où j'allais de nouveau plonger mon bras dans les entrailles de la voiture, je sentis la Golf bouger. À l'instant où je pris conscience de ce qu'il venait de se passer, une vague de chaleur m'envahit.

— Putain, murmurai-je à l'attention de mon collègue. Y a quelqu'un dans la caisse.

— Oh merde ! Dégage de là de suite.

— Faut que je récupère la balise, sinon c'est mort.

— Pas le temps, je crois qu'elle a bien compris et si elle est pas sortie de la caisse, c'est qu'elle doit être en train de l'appeler.

Sans attendre mon reste, je m'accroupis derrière la voiture et vérifiai le rétroviseur côté passager. Le téléphone portable à l'oreille, une femme vérifiait tout ce qui se passait autour d'elle en gesticulant. Sûrement pas très grande, enfoncée dans le siège baquet et derrière les vitres fumées, nous étions totalement passés à côté de Déborah. Comment aurions-nous d'ailleurs pu deviner que ce connard faisait ses livraisons de came en sa compagnie ?

Ni une ni deux, je m'éloignai de la voiture et rejoignis Fred qui m'attendait à une trentaine de mètres.

— Pas pu récupérer la pastille.

Fred me regarda. Il avait les larmes aux yeux. On savait tous les deux que le moment était grave, mais le comique de l'instant avait pris le dessus. On venait de perdre une balise, mais il était mort de rire.

— Les cons ! On l'avait jamais faite, celle-là !

Le téléphone de Fred sonna. À l'autre bout, Mulder, affolé, avait eu la conversation en direct.

— Les gars, la fille était dans la voiture et son mec descend. Il est armé. Cassez-vous !

C'est à ce moment que Jonathan apparut devant son véhicule. Sa compagne l'avait évidemment appelé à l'aide et, dans sa main, l'homme exhibait un long katana.

Pour notre part, nous n'avions plus rien à faire ici. Notre objectif avait eu de la chance et, de notre côté, nous en avions certainement manqué. Notre affaire venait de prendre du plomb dans l'aile et nous ne risquions pas de lui remettre la main dessus de sitôt.

La chance sourit parfois aux audacieux, ce soir, elle n'avait pas souri aux imbéciles et Jonathan pouvait remercier sa bonne étoile.

Des anecdotes de la sorte, chaque flic qui a un peu de bouteille en a vécu des centaines – plus ou moins marrantes, parfois inquiétantes, certaines dramatiques. Si chacun de nous les mettait noir sur blanc, une vie ne suffirait pas à toutes les conter.

Vingt-huit ans ce jour-là que j'étais flic et l'adrénaline me faisait toujours le même effet. Elle continuait de me stimuler, mais, ce soir, je devais avouer que j'avais rarement autant rigolé. Vingt-huit ans de carrière qui me rapprochaient irrémédiablement de la fin. Trois décennies qui avaient filé comme une météorite et qui m'avaient laissé quelques souvenirs impérissables.

Ce soir-là, je rentrai chez moi et me posai sur mon balcon avec un Dom Papa et un bon cigare.

Comment cela avait-il commencé ? Pour quelles raisons je me retrouvais là, en pleine nuit, à siroter un vieux rhum ?

Un sourire aux lèvres en me remémorant la soirée, je fermai les yeux en finissant mon verre. Je crois qu'il est temps à présent de le raconter...